

Fenêtres ouvertes sur la libération

Autres récits

Rue des Saussaies, au siège de la Gestapo
Quartier Odéon-Luxembourg
Quartier de la Plaine Monceau
Palais de la Découverte
Quartier de l'École militaire
Paris d'est en ouest depuis Saint-Mandé

Fenêtres ouvertes sur la libération

Rue des Saussaies, au siège de la Gestapo

« La guerre vue d'une fenêtre de la rue des Saussaies, en face de la Gestapo », par Suzanne Chocarne (16-22 août 1944, 3 p.).

« 16 août 1944. (...) Dès que le jour paraît, on découvre peu à peu le chaos des voitures militaires des autorités, des camions bourrés des objets les plus hétéroclites (...). On distingue une énorme quantité de caisses de champagne, de vins, de sucre, de paquets d'enveloppes éventrés. Des caisses tombent, des bouteilles roulent. Et ce déménagement continue au milieu des vociférations, des autos en panne dont une sur vingt à peu près ne peut démarrer. (...) De cet antre de persécution et de torture, qui était aussi un immense entrepôt de vols, continue à sortir le flot intarissable des rapines. »

72AJ/62/I/pièce 8.

caisses, de postes de T.S.F., roulant des tonneaux. Le bruit de ce pillage se répand. De tous côtés arrivent des gens porteurs de paniers, de sacs, pour emporter le plus possible de provisions. Les butins trop lourds sont traînés. Une femme sort, inondée de Champagne !

Enfin, on évacue cette ruée parmi laquelle on reconnaît une dame appartenant à ce que l'on nomme "la bonne Société".. C'est la femme d'un chef d'ilôt de l'arrondissement. Les derniers pillards, arrivés trop tard, s'en vont mains et récipients vides, l'allure triste d'avoir râté une bonne affaire.

Vers onze heures, sur des camions demeurés place et rue des Saussaies, des soldats allemands - Wehrmacht ou S.S.-organisent une foire. Ils vendent des bas de soie encore dans leur carton d'avant-guerre (une petite fille est toute ~~halebrant~~ fière d'avoir volé une paire de bas...), du sucre, des volailles vivantes, enfin, tout ce qu'ils n'ont pu emporter de cette inépuisable caverne. Cette foire improvisée se termine presque en Kermesse franco-allemande !

Ainsi finit dans cette bassesse cette police politique édiflée dans la boue, cette Gestapo dont le sinistre drapeau noir strié des deux S.S. blanches avait été enlevé pendant la nuit.

Pour achever la curée, des acquéreurs de radios vendent à deux cents francs leurs propriété temporaire. A seize heures, sur une voiture de déménagement stationnant encore en face de la Gestapo, huit moutons vivants sont mêlés à un chargement confus ;

Le lendemain, 18 août, un poste allemand succède à la dérunte Gestapo. Des allemands viennent chercher des caisses et une D.C.A. qu'ils ajoutent en remorque à leur camion.

Dans les jours qui suivent, des voitures allemandes amènent des soldats, fusils au poing. Ils tentent, sans y parvenir, d'ouvrir la porte de la Gestapo. L'un d'eux, grimpeur émérite, atteint le premier étage, pénètre par une fenêtre et redescend par le même chemin porteur d'une caisse.

Le 21, devant la porte, deux gardes municipaux. Les allemands reviennent encore et ne pouvant toujours entrer par la porte, parlementent avec les gardes municipaux. Ceux-ci vont chercher une longue échelle; cinq allemands y montent tour à tour, pénètrent dans l'immeuble par cette même fenêtre au-dessus de la porte et descendent, chacun muni d'une de ces caisses mystérieuses. On les charge dans un camion couvert.

.....

Le 22 août, l'échelle paraît encore. A seize heures, gardée par cinq allemands armés, elle est de nouveau posée contre la fenêtre. La circulation est interdite dans la rue. Enfin, à dix-huit heures, l'échelle, les allemands disparaissent.....

Suzanne Choiaze

Fenêtres ouvertes sur la libération

Quartier Odéon-Luxembourg

« À ma fenêtre, en attendant les libérateurs », témoignage du docteur Monin (sans date, 4 p.).

« [Lundi 21 août] Nous sommes enfermés dans les barricades dressées pour empêcher la sortie des troupes du Sénat. Déjà les patrouilles allemandes passent de temps à autre, et les éléments de résistance, toujours disséminés partout et toujours actifs, tirent sur eux à toute occasion favorable, puis retournent s'embusquer dans un autre coin. C'est la guerre du maquis en plein Paris, jour et nuit, harcelant les sentinelles et les patrouilles qui répondent à la mitrailleuse. »

72AJ/62/I/pièce 15.

A ma fenêtre
en attendant les libérateurs.

Depuis le Jeudi 17 Aout, notre quartier était véritablement en état de guerre.

Ce jour là, après une matinée calme, nous voyons une agitation anormale se manifester dans la Rue de Vaugirard, devant les hotels occupés par les services allemands.

De nombreux camions sont venus subitement stationner : en hate le chargement commence, et quel chargement..

Tous ceux là qui étaient venus à Paris les mains vides, s'en allaient avec paquets et valises, à ne savoir où les loger.

Nous n'assistions qu'au départ de ce pillage individuel, si je puis dire, tandis que nous voyions passer sur le boulevard St Michel, toute la longue file des camions venant du Sud, chargés, comblés de ballots et de caisses de tout genre, et même de machines agricoles, faucheuses, sarcleuses. etc.

Même les camions prévus pour ces services n'ont pas suffi.

J'assiste à la réquisition de 3 camions commerciaux sur le Bd. L'un des conducteurs ayant esquissé un mouvement de résistance est menacé par le boche de service qui tire son revolver.

Les camions sont rangés dans la rue de Vaugirard et attendent le chargement.

Vers 17 h des troupes du service armé viennent prendre la garde a chaque coin de rue, mitrailleurs en main. La foule hostile s'amasse peu à peu et on craint que cette petite affaire ne tourne mal, car de temps a autre, une brève apostrophe gutturale disperse les groupes avec mise en joue des mitrailleurs.

La nuit vient et déjà quelques coups de feu isolés partent de différentes directions.

Vers 21 H 30 les camions enfin se mettent en route : mais le boulevard a été complètement interdit a la circulation et de départ se passe sans incidents.

Mais les troupes de garde sont restées : les sentinelles sont toujours a tous les coins de rues et vers 22 h des coups de feu éclatent. Il y avait encore un assez grand nombre de curieux sur le Bd, ainsi que des troupes armées, et cette fusillade a fait des victimes. C'est un peu l'affolement général.

Devant notre porte; quelques coups de feu ont claqué. Un des boutiquiers qui était devant son magasin avec le concierge et sa famille, rentre en hate, suivi de quelques promeneurs. A peine ont-ils poussé la porte qu'un coup de feu est tiré sur eux a travers la glace de la porte, et le concierge échappe de bien près a la mort, car une balle vient lui effleurer le bras gauche et la paroi abdominale. Tous se sont couchés a terre : l'allemand se retire et chacun pense que cette chaude alerte est finié.

Quatre personnes se sont réfugiées dans la maison et sont montées dans l'escalier de service. Je les vois lorsque la fille du concierge vient me chercher pour panser son père : ses

blessures ne sont heureusement que superficielles, sans gravité, mais il a échappé de peu a de dangereuses blessures abdominales.

Les 4 réfugiés me demandent a entrer dans l'appartement et a passer la nuit a l'abri, ne pouvant penser a regagner leur domicile ; il est près de minuit et la fusillade a cessé.

Nous les faisons entrer et nous arrangeons pour la nuit. Mais a 1 h du matin, les allemands reviennent pour enquête et perquisition, car il y a eu un allemand de tué sur le trottoir.

Avec le canon d'un fusil, ils cassent une vitre de la porte de la loge et se précipitent sur le concierge couché avec sa femme et sous la menace du revolver, veulent lui faire avouer qu'il est un terroriste : d'autres allemands entrent dans la loge et emmènent la jeune fille dans le magasin par où ils sont entrés. Pendant plus d'une heure, ils le tiennent ainsi que sa femme sous cette menace ; n'obtenant de lui aucun aveu, et pour cause, les allemands vont perquisitionner chez le boutiquier qui habite aussi le rez de chaussée. Ils n'avaient rien pris chez le concierge, mais dans cette nouvelle perquisition, c'est le vol organisé : bijoux, lingerie, etc. tout est bon à prendre. Moyennant le versement de mille francs, le boutiquier peut reprendre son bracelet montre. Enfin ils se reti-
rent et c'est un soulagement général. Mais que serait-il advenu pour nous si cette perquisition s'était étendue à notre appartement dans lequel nous avons donné asile à ces 4 personnes que nous ne connaissions pas.....

Je crois que nous l'avons échappé belle.
La nuit s'achève enfin et vers 8 h, tout étant à peu près calme, nos notes s'en vont tranquillement sans être inquiétés.

Nous voici au ~~VENDREDI~~ VENDREDI 18 AOUT.

Le calme règne de nouveau et vers midi, les troupes armées quittent leur cantonnement de la rue de Vaugirard et désormais ce cantonnement sera inoccupé. Toujours des mitrillades de temps à autre sur le boulevard : les gens du quartier circulent avec circonspection.

~~VENERDI~~ SAMEDI 19 AOUT

Nuit assez calme. Vers 10 h le matin, le drapeau français est hissé au Lycée St Louis. Il n'y a pas beaucoup de monde dans la rue, mais les acclamations et les bravos partent de tous les coins. On sent que chacun n'attend qu'une occasion pour manifester son allégresse.

Quelques balcons sont aussitôt pavoisés. Il paraît qu'il y a suspension d'armes.... Mais la fusillade continue en différents endroits. On attend de plus amples renseignements.

Les F.F.I. montent toujours une garde vigilante et tirent dès qu'ils voient un allemand se montrer vers le carrefour Médicis.

Le DIMANCHE 20 AOUT, ordre de retirer les drapeaux et une voiture de police avec haut parleur passe, nous disant de garder tout notre calme et que les troupes allemandes vont se retirer.

Vers 12h
— Nous voyons arriver une voiture contenant des gardes mobiles et un clairon de la garde, suivie d'une autre voiture allemande montée de 4 allemands. Elles s'arrêtent et le clairon descend et sonne de "CESSEZ LE FEU". Les bravos crépitent : c'est l'allégresse générale. On n'ose y croire et l'on a raison, car, à peine 1/4 d'h après la fusillade reprend. Des barricades s'élèvent. Je vois d'ici celle que l'on construit Bd St Michel au coin du Bd St Germain Il y en a une autre près du Panthéon, rue Soufflot, d'autres près de la place St Michel. Et la nuit se passe dans l'attente : de tous cotés c'est la fusillade, mitrillottes et mitrailleuses.

Le LUNDI 21 AOUT même état au réveil. Vers 9 H les tanks allemand arrivent du Luxembourg et prennent position devant chez nous pour tirer vers la Seine, sur les barricades. On sent que c'est l'encerclement du Sénat qui commence et l'on ne comprend pas ou les All. veulent en venir, car ces barricades qui peuvent abriter des tireurs, ne seraient d'aucune efficacité contre des tanks.

L'un de ces tanks abat un lampadaire électrique en manoeuvrant devant chez nous.

Notre situation est donc la suivante : Nous sommes enfermés dans les barricades dressées pour empêcher la sortie des troupes du Sénat. Déjà les patrouilles allemandes passent de temps à autre, et les éléments de résistance, toujours disséminés partout et toujours actifs, tirent sur eux à toute occasion favorable, puis retournent

retournent s'embusquer dans un autre coin. C'est la guerre du maquis en plein Paris, jour et nuit, harcelant les sentinelles et les patrouilles - Lesquels répondent à la mitrailleuse.

Les tanks se sont retirés et la nuit est relativement calme. Dans la matinée du MARDI 22 AOUT, nous voyons 2 tanks allemands se diriger vers la rue Soufflot, accompagnés de fantassins se suivant en file de chaque côté des chars : ils vont attaquer la barricade du Panthéon. Un 3^e tank suit bientôt et la canonnade commence.

Vers 10 H un autre tank vient prendre position devant ma fenêtre et commence à tirer vers la Cité. Très dissimulé, je puis voir les balles traçantes de la mitrailleuse et le canon tonne à grand fracas. A ce moment, mon fils me téléphone et je puis lui faire entendre le bruit du canon à domicile. Les vitrines des magasins s'écroulent sur les trottoirs : la résistance répond selon ses possibilités.

Le pilier droit de notre porte cochère est entamé par les balles. Vers midi, le tank repart et l'après midi est tranquille.

On se demande le but de cette démonstration qui ne mène à rien.

Toujours des tirs isolés. Dans la nuit quelques grosses détonations qui ressemblent plus à des explosions qu'à des tirs.

Le MERCREDI 23 AOUT à 14 h passage de tanks qui descendent le boulevard. Est-ce une attaque véritable ? Non, cela ne dure qu'1/4 h puis ils remontent après avoir tiré une dizaine de coups.

Mais nous entendons assez distinctement une grosse canonnade vers le Sud. La bataille paraît se rapprocher. Quand nos libérateurs seront-ils auprès de nous.

A 18 h encore gros émoi : les tanks reviennent prendre position devant nous et le tir sur la barricade St Michel recommence. Les glaces des vitrines continuent à tomber. Dans notre chambre à coucher, une vitre tombe : une autre est traversée par une balle qui va se loger dans le mur du fond, une autre, par la porte ouverte traverse la porte du palier. Cela dure 20 minutes environ ; puis les tanks rebroussement chemin et le calme relatif succède à la canonnade. Chacun en profite pour ramasser les débris : quel tas de verre cassé sur le boulevard.

Le JEUDI 24 AOUT amène un renforcement des barricades de la résistance. Mais dans la nuit, les allemands ont aussi établi une nouvelle barricade en haut du Bd St Michel, faite en partie de chevrons - vaux de frise. Ce barrage paraît destiné à limiter un assaut qui pourrait être donné au Sénat, ou à l'avance de motocyclettes ou autres engins légers qui pourraient venir de l'avenue d'Orléans.

Il pleut. On entend le canon qui se rapproche de Paris.

On nous dit que la TSF annonce que les troupes françaises défilent dans Paris. Dans l'état où nous sommes, cela paraît un peu prématuré, mais c'est un bon signe puisque déjà on annonce que Paris sent la délivrance approcher. Ce sera peut-être vrai bien-tôt, mais pour le moment il n'en est pas - hélas - question.

Dans l'après midi, tout le monde parle de l'entrée imminente des alliés : on dit qu'à 17 h 30 le Général Leclerc est à l'hôtel de ville, que certains quartiers de Paris sont déjà libérés, que l'on conseille de pavoiser... Tout cela n'est pas pour nous et nous nous attendons à une très vive résistance au Sénat.

Cela peut tourner court, mais en prévision d'événements graves nous descendons quelques provisions dans la cave abri et décidons de passer la nuit habillés, simplement allongés. Mais la nuit est assez calme, quelques fusillades et mitrailleuses comme à l'ordinaire.

Le VENDREDI 25 AOUT on nous dit au réveil que des tanks alliés arrivent par la rue St Jacques et la rue Monge et nous entendons une vive fusillade de ce coté. Les esprits sont tendus. Est-ce enfin le jour tant attendu.

Vers 10 h je vois à la jumelle que l'on démolit en vitesse la barricade qui était au coin du Bd St Germain. Que se passe-t-il ? Est-ce l'attaque prévue et enfin déclenchée ?

Oui, ce sont nos chars, nos chars français qui les premiers arrivent jusqu'à nous. A 11 h ils sont devant nous. La foule se masse, les applaudit : ils descendent des chars, nos poilus, et sont fêtés et embrassés. Quelle ovation. Mais cela ne dure que quelques minutes. La guerre n'est pas finie et les chars prennent rapidement position.

Il y a 5 tanks français et quelques automitrailleuses. Devant nous nous avons les tanks Iena, Auerstedt, Ulm. Quelques salves sont envoyées dans la direction de l'Ecole des Mines, puis silence jusqu'à 13 h où les tirs recommencent. On dit que l'attaque du Sénat est pour 14 h 30 -

Dès 14 h 10 arrivée de nouveaux tanks français et américains. Les acclamations redoublent, car le Bd est plein de curieux. C'est incompréhensible, mais c'est bien français. C'est l'ovation à plein coeur, l'allégresse est générale.

Un tank prend position au coin de la rue de Vaugirard et ouvre le feu sur le Sénat. On entend de tous cotés le tir des tanks et les allemands ne paraissent pas riposter beaucoup.

Le tir de ce tank est réglé sur l'aile gauche des bâtiments de facade du Sénat, car des tirs de mitrailleuses partent des fenêtres. Des camions de fantassins passent par la place de la Sorbonne pour gagner la place du Panthéon où ils seront en réserve.

La foule est toujours aussi dense autour des tanks : on se croirait à un défilé de fête et de victoire : et c'en est une en vérité, car pour abréger toute cette description du bombardement, nous apprenons à 18 h que les allemands ont capitulé. La garnison a mis bas les armes. C'est l'allégresse générale : de tous cotés les drapeaux sortent : le boulevard se pavoise en quelques minutes.

C'est fini pour nous : un jour viendra où ce sera fini pour tous.

DR Monin
46 B' St Michel

Fenêtres ouvertes sur la libération

Quartier de la Plaine Monceau

« La libération de Paris vue de la plaine Monceau », par M. Lassalle (13 août-11 septembre 1944, 9 p.).

« Mercredi 22 août. (...) Des patrouilles camionnées tirent sur les passants boulevard de Courcelles, rue de Prony, rue de Chazelles. Boulevard des Batignolles il y a des tués. Mais les FFI perfectionnent leurs méthodes : dans notre secteur, ils ont édifié de tels barrages avec des camions renversés et des barricades de pavés et grilles d'arbres qu'il est impossible aux Allemands de s'approcher de la mairie des Batignolles. De plus en plus, ils sont traqués et ne peuvent circuler que dans des espaces de plus en plus restreints. »

72AJ/61/I/pièce 14.

par M. Lassalle 32 Rue de Chazelles Paris 17^e

Dimanche 13 Août

Samedi et dimanche, les promeneurs sont nombreux avenue de la Grande Armée. Ils y assistent à l'arrivée des ambulances allemandes qui ramènent les blessés du front de Normandie, par la route de la Défense. Les ambulances viennent par dizaines, quelquefois ce sont de simples camions ou nos vieux autobus couverts de poussière qui transportent des blessés allongés sur de la paille. Il semble qu'on les réévacue sur l'Allemagne.

Dans la région parisienne, les groupes de Résistance se préparent à passer à l'action ouverte. Toutes les organisations et tous les partis sont fondus dans un même mouvement dont le nom de F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur) va devenir si populaire.

Chefs et militants du 17^{ème} arrt. viennent d'être avertis de ne plus coucher à leur domicile pour éviter d'être arrêté. Le jour "J" est proche.

Mardi 15 Août

Les parages immédiats de la rue de Chazelles ont été longtemps infestés par les occupants. Subitement on vient d'en être débarrassé.

C'est tout d'abord les vastes bâtiments de l'École de l'Hôtellerie, rue Guyot où étaient casernés des soldats allemands à l'effectif d'une compagnie qui emplissaient nos rues de leurs bruits de bottes et de leurs chants. La semaine dernière, ils sont partis en camions avec une autre compagnie de la caserne Clignancourt, en direction du front de Normandie. 24 heures plus tard, quelques camions criblés de projectiles revenaient au garage rue Guyot et avec eux : 8 hommes. C'étaient les seuls rescapés du convoi qui avait été attaqué à la sortie de Paris par l'aviation anglaise.

Les souris grises (postières allemandes en uniformes gris) logées au 2, rue de Prony au nombre de 120 sont parties en camions : en vacances disant-elles.

Leurs voisins de l'organisation Todt déménagent à leur tour du 6 rue de Prony.

Mercredi 16 Août

Sous prétexte d'éviter le gaspillage de l'essence, la circulation des camions de moins de 3 tonnes avait été interdite par les Allemands, après quoi ils s'en emparèrent pour assurer leur fuite privant la population des moyens de transport du ravitaillement de la région parisienne.

Pour la première fois depuis sa création le Métropolitain ne fonctionne plus. Dans les rues, ce sont des files interminables de gens qui vont pédestrement; toute cette foule qui voyageait sous terre dans le Métro circulant maintenant à la surface.

La Wehrmacht qui quittait la capitale depuis plusieurs jours déjà, intensifie ses départs. Sous l'oeil goguenard des Parisiens les allemands empièlent pêle-mêle dans toutes sortes de camions et d'autos : bagages, meubles, armes, archives, sans oublier les "souvenirs" pillés jusqu'à la dernière minute. De jour et de nuit, la nuit surtout ils prennent la direction de l'Est. L'armée de fer déménage à la cloche de bois. |

Courageusement, la Police Parisienne s'est mise en grève. Tous les Commissariats sont fermés et à leur porte une affiche explique au public le mouvement déclenché contre les allemands à qui l'on va rendre la circula-

tion impossible.

Jeudi 17 août

L'électricité est donnée à Paris seulement pour se coucher. Il n'y a plus de gaz. Les spectacles font relâche. Les restaurants sont fermés. Le ravitaillement n'arrive plus dans la capitale; cependant par ci par là on trouve à acheter à la "sauvette" une salade (20 frs) une botte de radis (15 frs); le marchand a vite vendu le peu qu'il a pu aller chercher en grande banlieue.

Paris reste calme, mais l'on sent que de graves événements se préparent.

Des affiches du Gouvernement Provisoire de la République appelant la population à se soulever et invitant les officiers et sous-officiers à rejoindre les formations de la Résistance sont placardées dans Paris, à la barbe des allemands. D'autres appels à l'insurrection sont affichés que la foule lit avec avidité.

Vendredi 18 août

Toutes les gares sont fermées. La grève des cheminots est devenue générale, arrêtant ainsi tout trafic boche. A la gare des Batignolles, ils attaquent le dépôt allemand tuent et blessant des soldats et récupèrent des armes. Ils occupent le dépôt.

Aux PTT où tout le personnel fait grève depuis ce matin, les bureaux de poste n'ont pas ouvert.

Les journaux asservis à l'ennemi ont cessé de paraître : leurs collaborateurs ont pris la fuite...

Il y a encore des camions allemands qui s'en vont de la capitale ; des coups de feu sont dirigés contre eux.

Partout dans la région parisienne l'atmosphère est de plus en plus fiévreuse.

La Mairie du 17ème fait placarder dans les rues une affiche invitant la population à construire des barricades, abattre des arbres sur les avenues, boulevards et rues principales, à obstruer les petites rues par des chicane de façon à isoler et cerner les boches dans quelques centres et les empêcher d'exercer des représailles.

Comme par enchantement, toutes les plaques indicatrices posées par les allemands dans Paris ont disparu ; il en est de même des barrières blanches qui entouraient les immeubles occupés par eux. Les Parisiens qui n'ont plus de gaz feront du feu avec.

Les Allemands vont appliquer la loi martiale, mais rien ne pourra arrêter la révolte qui couve depuis longtemps. En attendant l'arrivée des alliés qui ont débordé la capitale, les Parisiens, avec des armes dérisoires vont tenter de se libérer eux-mêmes des soldats boches restés dans la capitale. Ces derniers ne circulent plus qu'en camions et armés jusqu'aux dents - ceux qui allaient encore à pied ou à bicyclette ont été assaillis et de tout jeunes hommes se sont emparés de leurs armes.

Samedi 19 août

La police parisienne occupe la préfecture, le préfet est fait prisonnier. Les trois couleurs flottent au fronton de l'édifice. Un nouveau préfet entre en fonctions.

Dans tout Paris, le bruit court que le couvre feu est à 3 heures de l'après-midi. Toutes les boutiques et magasins ferment. Par précaution on

on ferme les grilles du Parc Monceau.

Probablement, la première de toutes les mairies de Paris, celle du 17ème arrt, rue des Batignolles est occupée par les hommes de la Résistance. Le drapeau tricolore y est arboré avec les drapeaux des alliés sous les acclamations de la foule. Tout autour de la Mairie, des barricades s'établissent.

Bientôt on apprend que d'autres édifices sont à leur tour occupés par la Résistance.

Maintenant les FFI circulent dans des autos réquisitionnées ou même prises aux boches et sur lesquelles ils ont peint la croix de Lorraine et inscrit en grosses lettres FFI. Ils attaquent tous les Allemands qu'ils rencontrent. De leur côté, les tanks ennemis, viennent attaquer au canon le grand hall Citroën à l'angle de la rue de Rome et du boulevard des Batignolles et un autre garage de la rue Boursault. Les immeubles avoisinants sont ravagés par les obus qui font des trous béants en plein murs et démolissent des boutiques.

Deux autres points névralgiques de la lutte se déroulent rue de Courcelles près du Parc Monceau : un dépôt de vivres de la marine allemande y est pris d'assaut par les FFI. A proximité, les jeunes agents de l'École de Police font des sorties et attaquent les Allemands qui vont assiéger la Préfecture.

Les émissions de TSF de radio Paris ont cessé. Les boches ont perdu le contrôle de la capitale.

Dimanche 20 Août

Après les combats assez violents soutenus par les FFI où fraternisent toutes les classes de la société, combats qui durent depuis près de 20 heures, les autorités allemandes ont demandé une trêve pour leur permettre d'évacuer la capitale en ordre et sans augmenter encore l'effusion de sang et la destruction de monuments. L'ordre de cesser le feu est donné par le Comité Parisien de la Résistance. Aussitôt les drapeaux sortent aux fenêtres et la population descend dans les rues.

Mais la trêve n'est pas de longue durée, les Allemands furieux à la vue des drapeaux, font des patrouilles en autos et mitraillent les fenêtres pavoisées. Il fait un temps splendide et nous nous trouvons tous les trois boulevard de Courcelles quand une auto allemande débouchant à toute vitesse de la rue Alfred de Vigny envoie une rafale de mitrailleuse sur les immeubles pavoisés ; les passants se réfugient sous les portes ; il y a cependant deux blessés à cet endroit.

Des FFI qui passent à bicyclette disent que la trêve étant rompue la lutte continue et qu'il est prudent d'enlever les drapeaux des fenêtres. Malgré cela les boches mitraillent les passants inoffensifs. Mais le mot d'ordre a été donné de laisser les portes cochères ouvertes aux patriotes et de les fermer aux Allemands, alors les rares passants qui se risquent dans les rues courent s'y réfugier dès qu'ils entendent une auto.

Lundi 21 Août

La matinée semblait plus calme, nous nous risquons jusqu'à la Place des Ternes, puis jusqu'à L'Etoile où l'on vend les premiers journaux patriotiques, les imprimeries étant passées aux mains de la Résistance. Il n'y a que quelques personnes sur la place de L'Etoile venues chercher les nouveaux journaux ; éberlué le public s'en va savourant leur lecture. A notre retour, par les rues désertes nous n'avons rencontré qu'un seul camion plein d'Allemands braquant tous une mitraillette mais ils semblaient pres-

sés de rentrer, prob blement à l'hôtel Majestic.

Place Péreire, à la même heure, lors que des gens entouraient un distributeur de journaux, ils sont mitraillés par une auto allemande qui fait 2 tués et plusieurs blessés.

Dans l'après-midi, l'insurrection s'étend partout. Les FFI de la mairie des Batignolles font des sorties pour attaquer les Allemands qui se risquent dans les parages et ils réussissent à s'emparer de plusieurs camions et de 2 tanks : l'un de ces chers intact est immédiatement utilisé contre l'ennemi.

Des émissions de la radio de la Nation française sont faites sur les anciennes longueurs d'onde de Radio Paris.

On perçoit le roulement du canon, probablement des tirs de barrages du front.

Il n'y a plus d'alertes aériennes. Depuis longtemps personne ne travaille plus pour les Allemands. Dans bien des usines, le personnel, les armes à la main, fait bonne garde pour empêcher les destructions par l'ennemi.

Mercredi 22 août

La nuit a été mouvementée et durant toute la journée la bataille continue dans Paris. En particulier dans notre secteur, des combats se déroulent depuis la place Clichy jusqu'aux Ternes où la fusillade ne cesse pas.

On va tout de même aux provisions, le Gouvernement Provisoire a fait attribuer des pâtes et des confitures. Les grands Moulins de Corbeil ont brûlé la ration de pain est diminuée sensiblement.

Un ultime message de Pétain ayant été collé dans certains endroits du quartier, il reçoit le plus mauvais accueil.

Des patrouilles camionnées tirent sur les passants boulevard de Courcelles rue de Prony, rue de Chazelles. Boulevard Malesherbes il y a des tués. Mais les FFI perfectionnent leurs méthodes ; dans notre secteur, ils ont édifié de tels barrages avec des camions renversés et des barricades de pavés et grilles d'arbres, qu'il est impossible aux allemands de s'approcher de la Mairie des Batignolles. De plus en plus, ils sont traqués et ne peuvent circuler que dans des espaces de plus en plus restreints.

Mercredi 23 août

La situation s'aggrave. Les agents assiégés par l'artillerie et les tanks allemands tiennent toujours dans la Préfecture mais les FFI ont été délogés du Grand Palais que les Allemands ont incendié.

Dans notre secteur, le collège Chaptal du Boulevard des Batignolles est occupé par les FFI. Les allemands tirent dessus à coups de canon. Place Malesherbes et place Villiers la Croix Rouge ramasse des tués et des blessés.

Vers midi une queue s'étant formée au coin de la rue de Courcelles et de la rue de Chazelles où une voiture à bras a apporté des salades et des radis; nous y allons tous les trois et nous rapportons chacun notre salade et des radis. Nous avons quitté l'endroit depuis quelques instants lorsqu'une auto montée par des allemands surgit et se sauve après avoir lâché une rafale de mitrailleuse sur les gens de la queue. Il y a des blessés parmi lesquels une locataire du 32 de la rue de Chazelles qui a reçu des éclats de balles

dans les 2 jambes. Elle est emmenée à l'hôpital Bretonneau par les services de la Croix Rouge qui sont admirables de dévouement. Une autre voisine, une jeune fille a été blessée à la cheville. Malheureusement l'ambulance qui l'emporte a déjà un soldat allemand mortellement blessé qu'on doit emmener à la Chambre des Députés où sont centralisés les allemands tués ou blessés et pendant 5 heures la jeune fille doit rester parmi eux sans soins. Pour la consoler on lui dit "Vous n'êtes qu'une sale Française, on va vous laisser crever". Enfin sur la soirée, la Croix Rouge peut l'emmener à l'hôpital Necker, où l'on est obligé de l'amputer, la gangrène ayant gagné la jambe.

Des arbres ont été abattus et mis en travers place des Ternes et place Péreire pour empêcher la circulation des allemands. Sur la soirée, deux tanks viennent se poster l'un rue de Courcelles à la hauteur de la rue Guyot qui tire avec un canon de 77 sur la place Péreire, tandis que l'autre resté boulevard de Courcelles même, tire sur la place des Ternes. Vers 7 heures une explosion ébranle l'atmosphère tandis que de la rue de Courcelles monte une épaisse fumée. Le calme revenu, nous allons aux renseignements et nous apprenons qu'un tout jeune FFI a lancé dans le tank une bouteille antichar. Les munitions ont fait explosion : l'officier allemand a la main arrachée et un oeil crevé ; les 2 soldats moins atteints essaient de se sauver, mais sont faits prisonniers. Tout autour les vitres ont volé en éclats jusqu'au 7ème étage et les devantures des boutiques sont éventrées.

La radio de Londres a annoncé que Paris avait été libéré par les FFI et qu'à l'étranger on pavoisait en l'honneur de notre libération ! Hélas, si administrativement, le pouvoir est bien entre les mains des FFI, la capitale est en pleine insurrection et combat les allemands encore nombreux et qui font payer cher leur peau. Les FFI qui luttent vaillamment, ne disposent ~~plus~~ pas d'armes assez puissantes pour venir à bout des centres de résistance où les allemands se sont groupés et retranchés, notamment au Ministère de la Marine, à l'Hôtel Crillon, au Majestic, à l'Ecole Militaire, au Sénat, à la Chambre des Députés, aux Tuileries, à la caserne de la République. Aussi Paris demande-t-il aux Américains de venir le plus tôt possible.

Le canon tonne sans arrêt au sud de la capitale.

Jeudi 24 Août

Il pleut à verse toute la matinée qui a été calme tout au moins dans notre quartier.

Après déjeuner, la fusillade crépite à nouveau depuis la place Clichy jusqu'à l'Etoile presque sans interruption alternant avec les grenades ou les obus des chars allemands qui se risquent quand même, dehors mais qui de plus en plus resserrés entre chicanes et barricades sont plus durement attaqués par les FFI, lesquels ont capturé plusieurs camions de munitions.

A l'Ecole de l'Hotellerie de la rue Guyot abandonnée par les allemands, les FFI ont découvert tout un stock de grenades et de bouteilles antichars.

Aujourd'hui, les seules autos qui ont circulé dans nos parages sont celles des FFI qui font des rondes et traquent les allemands ; les FFI assurent également le transport de la farine aux boulangeries. Il circule aussi les autos et camions des Secouristes de la Croix Rouge qui sont constamment sur la brèche. Pour ne pas être pris pour des Combattants, lorsqu'ils vont ramasser les blessés, ils déploient un grand drapeau avec la Croix Rouge et sont eux-mêmes tout habillés et casqués de blanc. Malgré cela les allemands ont tué plusieurs Secouristes, entre autres le fils Bailly de la grande pharmacie de la rue de Rome.

Sur la soirée, on dit que des soldats et des tanks du général Leclerc livrent combat aux allemands dans la banlieue ouest et sud de Paris et que les premiers éléments portés vont entrer dans Paris par la porte d'Orléans.

Dans la nuit la TSF (l'électricité nous a été donnée pour la circonstance) confirme en effet l'arrivée des premiers soldats français qui sont parvenus jusqu'à l'Hôtel de Ville. Un reportage improvisé et émouvant en est donné par la radio de la Nation française. Les cloches des églises sonnent la délivrance. Des fusées rouges montent dans le ciel pour confirmer la nouvelle.

Malgré la nuit, des Parisiens se rendent à l'Hôtel de Ville. On sort pour extérioriser sa joie. Dans la rue de Prony, un immense feu de Bengale rouge est allumé tandis qu'une voix magnifique chante les deux couplets de la Marseillaise. C'est Marthe Chenal qui 30 ans après réitère le chant de l'hymne national comme elle l'avait fait en 1914 sur les marches de l'Opéra.

Le canon troue la nuit et les coups de feu claquent toujours.

Les agents de police ont fait leur réapparition. Beaucoup d'entre eux portent le brassard des FFI. Il n'y a plus de couvre-feu dans Paris.
Vendredi 25 Août

La matinée est splendide sous le soleil. Dès la première heure, les habitants ont pavoisé leurs fenêtres aux couleurs alliées. On fait la queue aux bazars pour acheter des drapeaux ou des bandes de papier tricolore. Paris tout entier est en fête. Nous nous rendons à la Mairie des Batignolles; elle n'a pas une égratignure tellement elle était bien préservée par les défenses contre les allemands, mais dans toutes les voies qui l'entouraient c'est un véritable chaos de champ de bataille.

Des équipes de jeunes gens arrachant encore des pavés et construisant de nouvelles barricades, nous nous informons auprès d'eux et nous apprenons qu'un groupe d'allemands est signalé se dirigeant sur le 17ème arrt. qui s'est défendu vaillamment.

Effectivement lorsque nous revenons vers la place Malesherbes, des coups de sifflet alertent les hommes de la Résistance qui vont prendre position avec leurs armes. La fusillade recommence alternant avec les explosions de grenades. Le collège Chaptal boulevard des Batignolles est cette fois durement touché.

Cependant, dans Paris les tanks du général Leclerc guidés et appuyés par les FFI liquident les centres où résistent encore des groupes d'allemands. Dans la soirée, le général commandant les forces allemandes du "Grand Paris" signe sa capitulation sans condition. La foule se rend à l'étoile pour acclamer les soldats du général Leclerc; des allemands ou des miliciens en civil cachés dans un immeuble de la place ouvrent le feu sur la foule qui se couche à terre ou se sauve, tandis que les soldats ripostent à la mitrailleuse.

Boulevard de Courcelles et place Malesherbes on tire depuis les toits. Plusieurs de ces tireurs sont repérés et capturés. On descend tout de même dans les rues. Ce soir Paris est dans la joie.

Les petits chanteurs à la Croix de Bois qui sont devenus paroissiens de la plaine Monceau doivent chanter la Marseillaise et les hymnes alliés sur le terre plein de la place Péreire et déjà une foule dense y est réunie quand une fusillade éclate venant des maisons voisines et provoquant des victimes. Les ambulances viennent sur les lieux et les forces de la Résistance tentent d'annihiler ce danger.

Samedi 26 août

Paris en liesse fête sa libération. De l'Etoile à Notre Dame, les rues sont remplies d'une foule immense comme aux grandes journées historiques.

Le général de Gaulle après s'être rendu sur la tombe du soldat inconnu descend à pied les Champs Elysées, entouré des généraux Leclerc, Koenig, l'amiral d'Argenlieu, les généraux Juin, Valin etc etc. Une escorte d'honneur des FFI les entoure; on y remarque un grand diable de noir, le bras en écharpe, qui s'est distingué dans le 17ème arrt, ayant tué plusieurs allemands et participé à la capture d'un tank.

Le soleil tape dur; le spectacle est émouvant; Paris qui respire un air libre clame sa joie au général de Gaulle et aux soldats de Leclerc, aux brancardiers, aux infirmières qui sous les balles allèrent ramasser tant de blessés, à la Police parisienne qui fut à l'origine de la lutte libératrice. On acclame les combattants des barricades qui tinrent pendant 5 jours avec des fusils et des mitraillettes contre le matériel lourd allemand.

De 3 heures à 4 heures, c'est un délire indescriptible tout le long du parcours. Nous y avons assisté tous trois aux Champs Elysées à la hauteur de la rue de Balzac.

Le défilé terminé, la foule se disloque et envahit la chaussée. Tout à coup, à 4 heures précises une fusillade crépite sur toute la longueur de l'avenue. Immédiatement les gens courent se réfugier sous les portes ou bien font du "plat ventre". Nous étions à ce moment vers la rue Washington où nous nous rabattons en courbant le dos sous les balles; de plusieurs toits l'on tire, mais par bonheur il n'y a pas de blessés dans nos parages. Les mitraillettes des FFI répondent, on s'efforce de repérer les misérables sur les toits. Devant nous l'un d'eux est pris et les agents ont beaucoup de peine à empêcher la foule de la lyncher. Quand nous rentrons un autre capturé rue de Balzac est transporté sur une civière. Dans Paris, les allemands ont laissé une 5ème colonne qui cherche à créer des troubles. Le dépistage en sera long.

Un incident caractéristique de la surexcitation populaire s'est produit boulevard Berthier où les paroissiens de la Plaine Monceau ont construit Ste Odile, qui sera l'une des plus belles églises modernes de Paris, toute en grès rose d'Alsace. La pointe de son clocher dépasse 70 mètres. Un vicaire est allé y accrocher un drapeau que le vent a fait enrouler autour de la hampe. Dans la nuit, alors que des miliciens tirent de toits voisins la hampe du drapeau peut ressembler au canon d'une mitrailleuse. Alors, à coups de mitrailleuses on riposte et on va presque demander aux chars de la division Leclerc de détruire le clocher au canon. Lorsqu'enfin on se décide à aller voir par l'étroit escalier qui mène au clocher, on ne découvre naturellement pas de trace de franc-tireur à cet endroit.

Ste Odile inachevée a reçu le baptême du feu; les dégâts sont importants Pierre l'Ermite s'arrache les cheveux.

Dans un tract que les allemands ont lancé par avion ces jours derniers et qui est un véritable monument de fourberie ils parlent de leurs "sentiments d'humanité envers les Parisiens", mais dès la première nuit de Paris libéré, ils nous gratifient d'un bombardement par leur aviation. Il y en a même un deuxième vers 4 heures du matin. Résultat: 180 tués et 800 blessés. La Halle aux Vins est en feu. Ivry échappe à une grande catastrophe grâce aux chemins de fer qui ont pu garer des trains de munitions laissés par les boches; un seul de ces trains a sauté. Dans Paris, il y a des points de chute nombreux ceux du 17ème sont assez loin de notre domicile.

Dimanche 27 Août

En guise d'adieux à Paris des pièces d'artillerie boches du Nord-Est nous envoient quelques obus entre 2 heures et 6 heures du matin.

Il fait une belle journée. Les Parisiens sont sortis pour voir et acclamer les Américains et les soldats de Leclerc qui circulent dans des petites autos très rapides et excessivement maniables. Ils répondent aux marques d'amitié qu'on ne cesse de leur prodiguer.

On ne peut croire à un pareil changement. Il y a si peu de temps Paris était encore souillé par l'allemand ~~xxxxx~~ exécré. Plus de Gestapo, finies les déportations, les emprisonnements, les fusillades d'otages, les pillages. Après 4 longues années d'oppression, de souffrances et de privations, on va enfin pouvoir penser, parler, écrire librement et manger...

Toutes les affiches de l'abjecte propagande allemande ont été arrachées et sont déjà remplacées par des affiches patriotiques imprimées clandestinement pendant l'occupation.

Sur la soirée, la fusillade partie des toits recommence, mais moins dense que les jours précédents. L'épuration va continuer.

Lundi 28 Août

Les boutiques commencent à rouvrir. Cheminots et postiers ont repris le travail.

Les journaux annoncent que Paris va être ravitaillé, les alliés dirigent d'ores et déjà d'importantes quantités de denrées sur la région parisienne.

Le canon tonne à proximité de la capitale. Il reste à débarrasser la banlieue Nord-Est des éléments ennemis qui s'y trouvent encore assez nombreux.

Dans la nuit, il y a deux alertes aériennes.

Mardi 29 Août

Les Américains qui par délicatesse avaient laissé aux soldats du général Leclerc la joie d'entrer les premiers dans Paris, ont défilé à leur tour de l'Etoile à la Concorde au milieu de l'enthousiasme populaire. La foule est stupéfaite de voir l'énorme matériel de camions, canons, tanks qui traverse Paris et elle salue de formidables ovations les soldats alliés.

Ernest est venu ce matin à bicyclette; Villepinte a été libéré hier après midi après des combats qui se sont déroulés assez près de leur maison qu'ils avaient dû évacuer momentanément. Après un pilonnage sévère d'obus fusants et de percutants par les Américains, les allemands totalement abrutis se sont rendus. Depuis la fin du combat les enfants ne quittent plus les soldats américains. Au lieu des bottes martelant les trottoirs et des uniformes gris verts auxquels nous n'avons jamais pu nous habituer, les Américains eux, sont vêtus de kaki et chaussés de souliers à semelles caoutchoutées et silencieuses.

A l'encontre des boches, véritables troupeaux d'automates, les Américains sont des êtres humains d'ailleurs non dénués d'un brin de fantaisie et ils se sont tout de suite acquis notre sympathie.

Dans les rues, la circulation est devenue subitement intense. Quantité

d'autos tenues ~~parmi~~ jusque là soigneusement cachées réapparaissent.

Samedi 2 septembre

La fusillade des toits a enfin cessé ; les francs tireurs n'ont pourtant pas usé leurs dernières cartouches.

On découvre près de la place Péreire, rue Alphonse de Neuville, un repaire de Miliciens où l'assaut est vite donné et où 150 d'entre eux sont capturés.

Dans les premières heures de la matinée, une explosion forte mais assez éloignée réveille la capitale encore endormie. Comme il n'y a ni alerte ni tire de D C A, on pense que c'est un dépôt de munitions qui saute, mais rapidement dans la journée, on apprend qu'un V I est tombé à Chatou. Il y en a six autres tombés dans différentes localités de banlieue.

Dimanche 3 septembre

Il y a de la joie en l'air. Les boulevards et les Champs Elysées ont repris leur animation habituelle. Des avions alliés de tous modèles ne cessent de survoler la capitale. Les drapeaux sont toujours aux fenêtres et les cocardes au veston des hommes et aux cheveux des femmes. Des soldats de Leclerc, des Américains, des Canadiens, des Anglais fraternisent avec la population.

Il n'y a toujours pas de gaz, pas d'électricité, pas de métro. Qu'importe ! C'est le premier dimanche de détente dans la libération. Paris nous est rendu, Paris revient à la vie.

La libération de la capitale s'est faite, si l'on peut dire, avec un minimum de dégâts. Nous avons vu les édifices endommagés ; ils sont nombreux, mais rien n'est irréparable. Certes, le chiffre des victimes est élevé : 989 tués et 3.859 blessés. Tel est le bilan tragique mais on avait craint le pire.

Lundi 11 septembre

Le métro fonctionne à nouveau. Le gaz nous est redonné une heure par jour. Paris est de nouveau très animé. Le travail commence à s'organiser un peu partout. Comme nous le montre une des affiches de la libération, la France écrasée, pillée, trahie se redresse.

En ce moment tous les Français sont unis dans la joie de la Libération. Puissent-ils méditer le sage conseil de cette autre affiche placardée hier dans la capitale :

"Parisiens vos espoirs de patriotes sont comblés"
 "Pensez à vos devoirs de Citoyens"
 "Forgez dès aujourd'hui une France juste, libre, et forte."

Fenêtres ouvertes sur la libération

Palais de la Découverte

« Le 23 août 1944, au Palais de la Découverte », témoignage du directeur André Léveillé sur l'incendie du Grand Palais (29 août 1960, 2 p.).

«Vers 11 heures, le colonel des pompiers, accompagné de l'architecte-conservateur du Grand Palais (...), nous demanda de le suivre. Il se dirigea vers les soldats qui avaient empêché ses hommes de faire leur service et d'un coup de poing magistral renversa le premier soldat rencontré ; celui-ci n'insista nullement, il abandonna son fusil et tous ses camarades firent de même. Alors les pompiers de Paris se mirent au travail normalement et les résultats furent très rapides. »

72AJ/61/I/pièce 16.

Liberation de Paris

A. N° 16. I

UNIVERSITÉ DE PARIS
PALAIS DE LA DÉCOUVERTE

Avenue Franklin-D.-Roosevelt
PARIS-VIII

★

BAL. 17-24



Le 23 Août 1944, au PALAIS de la DECOUVERTE

Voici comment les évènements se sont déroulés. Vers 8 heures du matin, en venant au Palais de la Découverte ~~en~~ bicyclette, j'avais remarqué une certaine agitation des soldats allemands qui, de l'esplanade des Invalides et du Boulevard de Latour-Maubourg, tiraient au hasard sur les passants.

En arrivant au Palais de la Découverte, l'un de mes Collaborateurs, Monsieur Guillard, qui habitait en face au n° 17, me prévint que les agents de police de service au Commissariat de l'Avenue de Selves, avaient l'intention d'attaquer les soldats et officiers allemands qui passeraient devant eux, et que ces agents de police lui avaient demandé s'ils pourraient en cas de nécessité se replier dans le Palais de la Découverte.

Les autorités allemandes, ayant constaté les effets des projets des agents, manifestèrent immédiatement leur mauvaise humeur en envoyant plusieurs tanks qui arrivèrent par le Boulevard de Latour-Maubourg et le Pont des Invalides. Vers 10 heures, alors que je me trouvais dans mon bureau avec Monsieur Guillard, le premier tank tira dans la direction de ma fenêtre située sur le petit jardin du Cours la Reine; plusieurs balles pénétrèrent dans mon bureau dont l'une se logea dans la porte d'un meuble-bibliothèque.

Ce tank s'avança ensuite jusqu'au carrefour de l'Avenue Franklin D. Roosevelt et de l'Avenue de Selves et tira dans la direction du Commissariat et des salles occupées par le Palais de la Découverte. Des obus incendiaires mirent le feu au cirque et au restaurant qui avaient été installés dans la nef par les Allemands. De plus, le feu se déclarait dans la salle de conférences, la salle de Chimie biologique et les salles contiguës.

Le vent soufflant de l'Ouest, le feu s'étendit vers l'Est par les voussures placées sous les verrières qui étaient encombrées de débris, de choses de toute sorte et de feuilles mortes. Au bout d'une heure environ, par un hasard extraordinaire, le vent changea de direction et souffla d'Est en Ouest; c'est une des raisons pour lesquelles, à notre avis, le feu se s'est pas étendu davantage.

72 AS / 61 / I / Pièce 16

.. / ..

1

Paris, I. A. C

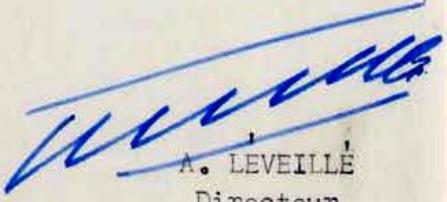
Dès la déclaration de l'incendie, les pompiers avaient été demandés et sont arrivés immédiatement, mais ils ont été dans l'impossibilité de brancher leurs appareils sur les canalisations normales du Grand Palais, les soldats allemands s'y opposant. Néanmoins, ils arrivèrent à organiser un service en allant jusqu'à la Seine.

Vers 11 heures, le Colonel des pompiers, accompagné de l'Architecte-Conservateur du Grand Palais Monsieur Madeline, nous pria de le suivre. Il se dirigea vers les soldats qui avaient empêché ses hommes de faire leur service et d'un coup de poing magistral renversa le premier soldat rencontré; celui-ci n'insista nullement, il abandonna son fusil et tous ses camarades firent de même. Alors, les pompiers de Paris se mirent au travail normalement et les résultats furent très rapides.

Deux ou trois autres foyers d'incendie se révélèrent, mais les pompiers étant présents, ils furent instantanément étouffés.

Les résultats étaient la destruction à peu près complète du cirque et partielle du restaurant; la destruction totale de la salle de conférences et les très importants dégâts dans les salles de Chimie biologique et les salles voisines. De plus, toutes les fermes de fer des allées de la galerie nord s'étaient tordues sous l'action du feu et les verrières avaient fondu. Les planchers et les lambourdes étaient également totalement brûlés.

La grande quantité d'eau qui avait été déversée sur toutes les parties incendiées était restée dans la coupole dite d'Antin et dans la nuit les pompiers envoyaient le matériel nécessaire pour évacuer l'eau; un service de surveillance fut assuré durant plusieurs jours. Le Vendredi une légère reprise de l'incendie se déclara dans la salle de Chimie organique, mais elle fut immédiatement maîtrisée.



A. LEVEILLÉ
Directeur

Paris, le 29 Août 1960

Fenêtres ouvertes sur la libération

Quartier de l'École militaire

« Notes sur la libération de Paris vue de l'avenue de Suffren », par Odette P. Dedron (15-28 août 1944, 6 p.)..

« [Nuit du 24 août] Dans la cave, un petit poste de radio nous transmet une émission émouvante, où les speakers épuisés, bafouillants, radieux, jettent en vrac des informations sensationnelles, pittoresques, magnifiques et cependant vraies ; beaucoup de marches militaires et de chants patriotiques ; joie, émotion générale. A 2 heures, fin de l'émission ; chacun remonte chez soi. »

72AJ/62/I/pièce 10.

Libération de Paris CI 10

Témoignage de M^{me} E 80
P. Dedron, 112 ter
avenue de Suffren

NOTES sur

LA LIBERATION DE PARIS

vue de l'Avenue de Suffren (112 ter)
Quartier de l'École Militaire.

MARDI 15 Août 1944.

Nous apprenons le débarquement des Alliés , Français compris ,
entre Cannes et Toulon .

MERCREDI 16 Août .

Des bagarres ont eu lieu dans Paris . Hérold Paquis n'a pas lu
son papier lui-même . Le service du Métro est interrompu ; le gaz
sera coupé dans deux jours .

Des amis , habitant près du Panthéon , renoncent à venir nous
voir (troubles dans leur quartier) .

JEUDI 17 Août .

D'après les rumeurs, les Alliés , déjà à Chartres , Dreux ,
Orléans , seraient à 50 km de Paris . On prétend aussi que Paris
serait ville ouverte, d'autres disent ville sanitaire .

La Mairie fait distribuer les cartes prévues par le "plan de
détresse" pour les repas préparés collectivement dans des restau-
rants désignés .

VENDREDI 18 Août .

Les Alliés avancent énormément ; on les dit à Rambouillet ;
chaque jour le bruit court que les Allemands doivent être partis
de Paris avant minuit ; en tout cas ils s'agitent beaucoup dans
la caserne Fontenoy avec leurs voitures .

Incendies et tueries sur les boulevards et au bois de Boulogne.
Couvre-feu à 21 heures .

Toujours de nombreuses allées et venues de blessés à l'École
militaire , et des parcs de camions sous les platanes de la place
Joffre .

SAMEDI 19 Août .

Ce matin deux heures d'attente pour obtenir le pain ; un homme,
non loin de moi , tient des propos antifrançais , nie que les
occupants soient en mauvaise posture et triomphe en voyant passer
sur un camion une patrouille fortement armée ; quelques-uns des
assistants se joignent à moi pour manifester leur indignation .

Vers 11 heures , Pierre se trouve brusquement dans une bagarre
vers la station de métro Sèvres- Babylone: coups de feu , gens
courant de tous côtés , grande agitation ; en revenant par la rue
de Sèvres il voit flotter le drapeau français sur l'hôpital Laënnec.

Les avenues et les rues autour de nous sont gardées par des
soldats en armes vers l'heure du déjeuner ; il est , par moments ,
difficile de rentrer chez soi .

On entend le canon et d'autres détonations assez fréquemment .

L'après-midi nous voyons un grand drapeau français sur le
palais de Chaillot ; il disparaîtra vers 17 heures .

On entend dire que l'Hôtel de Ville et le Commissariat du V^e arr^t
sont aux mains de la Résistance ; on se bat place Maubert , au

72AJ/62/I/1424 10

Panthéon et place de la République .

Les Allemands continuent de partir ; dans la caserne Fontenoy , ils agitent des objets lourds et bruyants (rails antichars et blocs de bois , semble-t-il) , la nuit notamment .

DIMANCHE 20 Août .

Toujours des bruits contradictoires sur le sort de Paris : ville ouverte ?

Des amis nous téléphonent de divers quartiers ; dans le XVII^e on pavoise ouvertement et on y voit des autos munies d'un haut-parleur annonçant un armistice entre la Résistance et les Boches !

Le soir , vers 21 heures , des locataires montent sur la terrasse par curiosité , mais bientôt des Allemands de la caserne Fontenoy leur crient furieusement : "eh! là-haut , descendez , tout de suite !" et tirent à la mitrailleuse . Me trouvant alors sur la façade opposée de l'immeuble, je vois passer au-dessus de moi des balles lumineuses .

LUNDI 21 Août .

On signale toujours des troubles dans certains quartiers de Paris . L'après-midi , nous allons cependant jusqu'au-delà du Pont Mirabeau , par l'Avenue Emile Zola , et ne voyons que des rues animées , avec beaucoup de badauds ; sur le Pont Mirabeau des cyclistes , escomptant l'arrivée imminente des Américains , supputent la porte par laquelle ils pourront les voir entrer .

Sur les murs s'étalent diverses affiches antiallemandes et des proclamations de tendances variées (gaullistes , chrétiennes , communistes , etc) ; on se demande encore si la Résistance a, dès maintenant, été mobilisée dans tous les milieux de la capitale , ou reste provisoirement soulevée par quelques partis politiques .

On entend le canon toute la journée : il semble que ce soit d'une part dans Paris , d'autre part sur le front , vers le Sud et le Sud-Ouest .

MARDI 22 Août .

Canon toute la journée dans Paris et hors Paris , sensiblement plus près le soir .

Les Boches ont fait sauter les moulins de Corbeil et de Pantin. Ils filent dare-dare , paraît-il , de certains quartiers , et l'on nous demande par téléphone si les nôtres sont aussi partis ; mais nous les voyons toujours nombreux dans la caserne Fontenoy : ils occupent, en particulier, une sorte de cuve carrée établie comme observatoire sur le toit d'un des bâtiments et pourvue de mitrailleuses encadrées de sacs de sable . Pierre , travaillant à son bureau , fenêtre ouverte , passe ainsi tout l'après-midi en tête-à-tête avec eux .

D'autre part des tireurs occupent toutes les meurtrières percées dans les murs et tous les petits fortins creusés dans les trottoirs aux coins de la caserne ; les canons des mitrailleuses se montrent au niveau du visage ou des chevilles des passants plus ou moins impressionnés .

On voit , à tout moment , passer des camionnettes ou chenillettes chargées de soldats inquiets braquant de tous côtés leurs fusils ou mitrailleuses , mais ne tirant pas , sauf quelquefois sur des rassemblements ; une mitrailleuse sur affût couronne en général le tout . Grosses détonations au cours de la nuit .

MERCREDI 23 Août .

Pierre va jusqu'à la place Victor Hugo chercher un petit fourneau à papier , qui nous permettra de cuire quelques aliments , puisque le gaz est coupé depuis plusieurs jours . Il rencontre beaucoup de patrouilles menaçantes sur voitures rapides ; une cousine , venant à bicyclette du XVII^e arr^t , ne peut parvenir jusqu'à nous , car elle se heurte à des bagarres aux Champs-Élysées et doit rebrousser chemin . (vers II h.)

Le Grand Palais est en feu après une lutte très vive entre la Résistance et les Boches , et une énorme colonne de fumée grise à reflets roses , très visible d'ici , surmonte l'édifice pendant plusieurs heures ; un cheval de glacier , tué par une balle auprès du Grand Palais , est , paraît-il , dépecé aussitôt et partagé par la foule .

Nous apercevons de nombreuses autres fumées d'incendie dans tout notre horizon .

Le ravitaillement est très maigre , les provisions s'épuisent et il faut encore les ménager par crainte de jours plus durs ; le pain , très mauvais , exige une longue attente ; l'eau risquant de manquer, on en fait quelques réserves .

La canonnade ne cesse pas et son intensité croît .

Le téléphone nous tient fréquemment au courant de la situation chez nos divers amis (Panthéon , Invalides , Neuilly , etc)

JEUDI 24 Août .

C'est moi qui fais les courses , car il semble y avoir danger ; je sors vers 7h1/2 , mais tout est encore très calme ; les femmes vaquent à leurs occupations sans être inquiétées .

Vers 15h , toutes les rues du voisinage sont gardées par des sentinelles et les Allemands commencent à déboucher les fosses à rails antichars sur le côté de notre immeuble et à placer verticalement deux rails dans chaque fosse avec des cales de bois . Je descends pour voir de plus près Rue Grousselle , avec d'autres locataires ; 8 sur 12 des rails sont en place , lorsqu'une fusillade F.F.I. éclate , venant de la place Cambronne et du passage Cabanel ; les Allemands crient aussitôt : " Achtung ! zurück ! " et courent précipitamment pour rentrer dans la caserne , d'où l'on riposte vigoureusement ; les coups de feu claquent , les balles frappent les façades . Remontée rapidement , je ferme aussitôt les volets , tandis qu des gravats tombent des étages supérieurs .

Dans l'appartement assombri , et pour éviter la façade Suffren si exposée , nous nous tenons dans la galerie d'entrée , avec la porte ouverte sur l'escalier ; par la façade arrière nous apercevons des tireurs F.F.I. postés sur des toits de garages Rue Grousselle .

Le canon se met à tonner : ce sont des pièces installées place de Fontenoy ; la maison tremble , mais nous restons dans l'appartement pendant toute cette bataille , qui dure trois heures et se prolonge même encore longtemps après par des coups de feu isolés .

Dans la chambre de bonne , plusieurs trous dans les vitres , murs transpercés par les balles ; le verre d'un cadre au-dessus du lit est pulvérisé et les morceaux minuscules jonchent l'oreiller ; la domestique , qui était dans sa chambre au début du combat , venait heureusement de descendre . Dégâts analogues dans notre chambre de réserve voisine de la précédente .

Vers 19 heures nous apprenons d'un ami qu'une personne vient de lui téléphoner de Clamart, tenant l'appareil d'une main, tandis que de l'autre elle serre la main d'un Américain.

Dans la soirée, pendant notre quart-d'heure d'électricité, nous avons la joie d'entendre une radio vraiment française annoncer des nouvelles merveilleuses : quelques voitures de la division Leclerc viennent d'arriver à l'Hôtel de Ville ! Les cloches des églises sonnent à toute volée ; nous les entendons autour de nous et même, par téléphone, autour de certains amis. La Marseillaise est chantée dans la rue non loin d'ici.

Nous décidons de ne pas rester cette nuit dans les chambres donnant sur l'avenue et la caserne, et nous nous installerons sur des matelas dans le salon et la salle à manger.

Couchés inconfortablement, nous commençons à somnoler, lorsque, vers minuit, la concierge vient nous prévenir que la Radio signale des tirs d'obus, partant de Longchamp et tombant dans les XI^e et XV^e arr^ts ; il faut descendre à l'abri.

Dans la cave, un petit poste de radio nous transmet une émission émouvante, où les speakers épuisés, bafouillants, radioux, jettent en vrac des informations sensationnelles, pittoresques, magnifiques et cependant vraies ; beaucoup de marches militaires et de chants patriotiques ; joie, émotion générale.

A 2 heures, fin de l'émission ; chacun remonte chez soi.

VENDREDI 25 Août. (Saint-Louis)

C'est le grand jour de la libération.

Les chars de la division Leclerc entrent en nombre le matin dans Paris : un ami, en même temps qu'il nous téléphone, les voit passer Boulevard Brune et lit sur chacun d'eux le nom d'une province française. Paris pavoise, mais, face à nos casernes provisoirement boches, nous ne pouvons nous accorder cette joie.

Je vais faire les courses d'approvisionnement : attente à la boucherie et à la boulangerie ; boulevard Garibaldi et place Cambronne, où les drapeaux sont nombreux, des barricades sont dressées, formées d'objets les plus hétéroclites (arbres coupés, pavés, sacs de sable de la défense passive, sommiers métalliques, vieille cuisinière, etc).

Vers 10 heures, la bataille reprend autour de l'Ecole Militaire et de la caserne Fontenoy, ainsi que place Cambronne (F.F.I. sur le viaduc du Métro) ; le canon tonne fortement, et nous descendons cette fois à la cave. Remontés plus tard pour déjeuner rapidement, nous sentons tout trembler autour de nous dans la maison. Quel dommage de redescendre alors qu'il fait si beau et qu'il se passe tant d'événements passionnants !

L'Ecole Militaire est, paraît-il, attaquée par les chars Leclerc venant du Champ de Mars ; ils sont arrivés par les ponts d'Iéna et de l'Alma ; nous sommes donc dans l'axe de leur tir.

Revenue un instant à l'appartement vers 15 heures, j'ai l'impression d'être dans un phare secoué par des rafales et par la foudre ; une locataire me conseille de redescendre immédiatement avec elle, car son fils vient de lui téléphoner de la Tour Eiffel que les blindés français s'apprêtent à donner l'assaut final.

Un peu avant 16 heures, le bruit diminue, puis cesse ; nous apprenons que les Allemands semblent vouloir renoncer à la lutte ; nous remontons avec tous les locataires dans un des appartements

/ du canon

les plus élevés : les F.F.I. attaquent directement les casernes , s'en approchent en courant et en rasant les murs ; ils ont beaucoup de cran , malgré leur armement disparate ; ils abordent une grille d'entrée , et nous avons bientôt la joie indicible de voir nos Boches de la caserne Fontenoy se rendre : drapeaux blancs , bras levés , encore quelques tirs assez confus , puis entassement des prisonniers près du corps de garde .

Emotion générale ; ces heures seront vraiment inoubliables ; on sent s'effacer la honte de 1940 grâce à ces courageux garçons de la Résistance .

La caserne est assez vite occupée par des agents , par des services de Croix Rouge , par les pompiers et par des jeunes gens disciplinés et encadrés ; tout pillage est ainsi évité .

Nos amis , le général L. et sa femme , animés du même enthousiasme que nous , viennent nous voir dès la reddition de l'ennemi ; je sors bientôt avec Mme L. et , perchées sur une barricade formée de bateaux militaires retournés , au carrefour La Motte Picquet-Suffren , nous acclamons , au milieu de la foule , les chars Leclerc montés par des Français et des Marocains ; ces braves soldats sont entourés , félicités et embrassés par une joyeuse jeunesse ; les chars portent à l'arrière des panneaux d'un rose très vif destinés à les identifier par les aviateurs .

Cependant les tirs reprennent un peu par les fenêtres et les portes de certains bâtiments militaires , et il devient nécessaire de prendre quelques précautions pour rentrer à la maison .

Dès la reddition des Boches , j'avais enfin pu pavoiser , après avoir embrassé notre drapeau ; de tous côtés , d'ailleurs , les drapeaux surgissent , et nous saluons tout particulièrement ceux de l'Ecole Militaire et de la Tour Eiffel .

Cette journée historique se termine dans une impression générale de soulagement et de bonheur ; mais dans la soirée , des tireurs isolés , postés sur des toits , jettent quelque trouble ; il s'agit dit-on , d'Allemands en civil , de jaunes , et même....de miliciens!

SAMEDI 26 Août .

Ce matin , nous pouvons constater les principaux dégâts causés par la bataille dans notre quartier ; si notre maison eut la chance de ne recevoir qu'une dizaine de balles dans les chambres de service des immeubles voisins ont été beaucoup plus éprouvés : au 110 bis de l'Avenue de Suffren , deux obus sont entrés de plein fouet dans des appartements ; au coin de la Rue Chasseloup-Laubat un obus a frappé le 6^e étage , mais c'est surtout l'immeuble situé à la fois 108 Avenue de Suffren et 16-18 Avenue Lowendal , qui a souffert , puisqu'on voit sur sa façade six trous d'obus assez impressionnants et des fenêtres largement ébrasées .

Pierre voit sortir de l'Ecole Militaire de nombreux chars Leclerc , toujours très entourés et vivement acclamés ; noté sur le côté de l'un d'eux cette inscription à la craie : " N'oubliez pas le chauffeur , il se laisse aussi embrasser ! " .

L'après-midi , je suis , hélas ! trop fatiguée pour accompagner Pierre au défilé des troupes sur les Champs-Élysées ; je le regretterai encore davantage lorsque je saurai que le Général de Gaulle a fait à pied le parcours de l'Etoile à la Concorde avant de se rendre au Te Deum à Notre-Dame .

Vers 17 heures , coup de téléphone : " C'est moi , Pierre ; je suis sorti de la bagarre ! " . Il y eut , en effet , une grave bagarre

place de la Concorde , peu après le départ du Général : tirs depuis l'hôtel Crillon , les Tuileries et la Chambre des Députés . Pierre était à ce moment près de la statue de la ville de Bordeaux ; à trois reprises , la foule dut se plaquer à terre , ne sachant trop de quel côté chercher à se protéger et mêlée aux chars qui ripostaient , en particulier contre l'hôtel Crillon .

J'apprends peu après , par téléphone , qu'un ami , qui se trouvait en même temps place de la Concorde , près de l'Avenue Gabriel , venait de voir des individus , embusqués dans des arbres ou des bosquets , tirer sur la foule ; l'un d'eux fut abattu devant lui par un Américain .

Nombreux autres tireurs isolés entendus par Pierre sur le chemin du retour par le Petit Palais , le Pont Alexandre III et l'Esplanade des Invalides .

Des perquisitions ont eu lieu et aboutirent à quelques arrestations , mais combien de ces bandits restent libres d'accomplir leur hideuse besogne ?

Vers 23 heures 30 , bruit d'avions , puis alerte mal sonnée par des sirènes dérégées , et en même temps bombardement ; ce sont les Allemands , et cette fois chacun descend sans hésiter ; immense incendie du côté de la Halle aux Vins . A l'Hôpital Bichat , m'a affirmé plus tard un médecin , un pavillon est atteint , et 13 sur 14 des infirmières sont tuées , la 14^e ayant en outre son fils tué d'autre part .

Au cours de cette même nuit , deuxième alerte plus courte .

DIMANCHE 27 Août .

Journée calme et reposante ; on n'entend presque pas aujourd'hui les trop fameux "tiseurs de toits" .

LUNDI 28 Août .

Nous allons encore examiner les dégâts du côté du Champ de Mars : la façade de l'Ecole Militaire porte de très nombreuses traces de balles et de gros trous d'obus ; beaucoup de fenêtres et de balustres fracassés ; une forte colonne , atteinte en plein par un obus dans son tiers inférieur , s'est en partie effondrée , mais les tranches supérieures de ce haut cylindre de pierre restent étrangement suspendues ; elles seront bientôt étayées , et d'ailleurs le gros oeuvre ne semble pas compromis .

Sur les pelouses du Champ de Mars , des pièces de D.C.A. sont en batterie ; beaucoup de monde en promenade ; atmosphère de fête .

Toute la nuit , nous entendons rouler d'interminables et lourds convois militaires , qui se dirigent vers le Nord et le Nord-Est à la poursuite des Boches (Saint-Denis , Le Bourget , etc) .

Comme déjà samedi soir avant le bombardement , nous observons , à la tombée de la nuit , des fusées de couleurs variées , lancées du sol , qui ne sont pas très rassurantes , et d'ailleurs il y eut alerte vers 23 heures 15 .

Nous prenons de plus en plus conscience de la chance extraordinaire dont bénéficie Paris pour sa libération , alors qu'on pouvait craindre les pires catastrophes .

Et maintenant , en avant pour la Victoire totale !

Fenêtres ouvertes sur la libération

Paris d'est en ouest depuis Saint-Mandé

« Paris – 25 août 1944 », témoignage d'Yvonne Fleury (25 août 1944, 10 p.).

« Les tanks font rage au carrefour de la rue Royale ; on se demande sur quoi ils peuvent tirer ; chaude atmosphère, vibrante de vie intense. (...) On attend, sagement alignés au droit de la rue ; de temps en temps les gens se réfugient dans les immeubles, quand le danger paraît plus grand ; à côté de moi une jeune fille s'exclame : "C'est plus beau qu'au cinéma !". De fait, nous sommes au bord du combat ; l'atmosphère d'insouciance riieuse si près de la mort est extraordinaire. »

72AJ/62/I/pièce 12.

Paris - 25 août 1944

L'émougnage

Ce matin, 25 août, fête de S^t Louis, dont est le jour d'entrée des troupes alliées à Paris. Après avoir mis aux fenêtres les drapeaux de la Victoire et appris les merveilleuses nouvelles de l'arrivée hier soir du Général Leclerc dans la capitale et sa réception à l'Hotel de Ville, je décide d'aller voir ce qui se passe si près de chez moi et de vivre cette journée, que je pressens unique, en union avec mes concitoyens.

Le temps est beau. Je pars vers 10^h. Le métro ne fonctionne plus; ma station: S^t Maurice Tournelle est tristement fermée; un seul moyen de locomotion: à pied, ce qui ne m'effraye pas. Je franchis la barricade, s'étendant rue de la République devant la place de la Tournelle; surgi sur d'un lieu voir aux yeux de la population stupéfaite, elle m'avait passablement inquiété; mais tout est tranquille.

J'envole donc allégrement l'avenue Gallieni, le Cours de Vincennes, puis, après la station, le Faubourg S^t Antoine; aussitôt l'hôpital de Paris et l'animation commence; le vieux quartier des fabricants du bois est en effervescence; des barri-

cadres ont été dressés, on se mêle d'ordinaire, aux
pavés entassés et aux arbres défilés ! atotus, des sommiers,
des lits-cages, des cuisinières et autres ustensiles de fer-
railleries rouillées, un vrai amusement pour grandes
personnes - Partout aux fenêtres des drapeaux, moires
en étamine qu'en papier; à tous les coins, des éven-
toires fort achalandés offrent cocardes, visières trico-
lores, et même portraits du Général de Gaulle, qu'on
voit avec un vif plaisir pour la première fois; bou-
tonnières et corsages sont fleuris aux couleurs nationales;
les enfants crient et courent partout; c'est une atmos-
phère de 14 Juillet.

Je traverserai la place de la Bastille en pensant
que notre génération a eu aussi ses trois glorieuses,
en Août 1940, avec le ralliement d'une partie de
l'Empire à la France libre - Rue St Antoine et rue
de Rivoli même animation, même spectacle - barri-
cades, pavés, hommes armés, vendeurs de
plein vent, vitres de FFI à mitrailleuse; atmos-
phère de fête avec un petit air de bataille plus accentué.

La foule devient plus dense à mesure que
j'approche de l'Hôtel de Ville - Ah! voici les tanks,
voici les Américains, voici les forces alliées attendues
depuis 4 ans! - La réalité de la Victoire s'offre à
nos yeux - Les soldats au costume kaki à blouson
couvert ont des figures brunes un peu sauvages;

ils portent des casques recouverts de filet. Des noms
glorieux se lisent sur les chars, les canons multicolores;
une belle jeunesse entoure le Samouraï, grimpe
sur les voitures, s'en donne à cœur joie.

Malgré quelques blessures l'Hôtel de Ville
est intact. Par le Châtelet j'i gagne la Préfecture
de Police, qui est à peine touchée. Une quantité
de tanks couvre le Parvis, les quais et les abords du
square de S^t Julien le Pauvre; le Nôtre Dame Hotel
a sa façade brûlée; tous les cafés sont fermés; même
prohibition pleine de gaieté avec les nouveaux
occupants.

Plus S^t Michel, changement; l'atmosphère
est plus fiévreuse; nombreuses barricades qui paraissent
avoir servi. Je suis obligée de faire un détour pour
gagner le Quai de Grande Augustins; près de la rue
des Grande Augustins un coup de feu me a beaucoup
blessé quelque un non loin de moi. On ne passe pas
à la hauteur du Pont Neuf. Par un nouveau détour
j'arrive à l'Institut, où l'on est dans une atmos-
phère de combat; plus de foule, ni d'animation;
le désert commence.

Midi est passé; l'heure et temps sont propices;
je descends sur la rive gauche de la Seine en aval
de là, dans ce ravissant paysage de pierre et d'eau,
j'i fais un petit repas composé de quelques provisions
prudemment exportées, me rappelant ce mot de

de S^{te}. Thérèse: "Qu'importe de déjeuner avec le maître
d'une sardine jouter que ce soit devant un beau
paysage." - Tout d'un coup une fusillade éclate sur
la barricade proche; les F.F.I. sont nerveux; j'ai vu
quelques personnes courir sur la passerelle en se couvrant
haut et même l'une d'elles faire un plat ventre; elles
se croient au front, cette illusion doit les flatter!

A mon tour j'ai franchi le pont et j'ai la
tristesse de voir à l'abri sur le front de l'ennemi un
splendide plateau, dont les massacreurs n'ont eu
que faire, victime inutile de ces jours de fièvre.
Je traverse la Cour Carrée magnifiquement vide
et j'avance prudemment vers le Palais Royal, car
voici les quartiers dangereux. Il y a quelques agents,
qui laissent la circulation libre; sous les arcades
de rares passants; au delà de la Place c'est le
désert; dans toute la perspective de l'avenue de l'Opéra
à peine peut-on distinguer une dizaine de prisonniers.

Mais que vois-je sur S^{te} Honoré? près de la
rue de Valois le restaurant Léon est ouvert! - sur
la vitre est écrit: plan de détresse, repas à 18^f.

Je marche tout de suite pour faire halte; quelques
convalescents; le menu est convenable pour le
temps actuel: potage, haricots blancs et fromage de
chèvre. Vers 14^h on entend d'impressionnants rou-
lements; ce sont les chars alliés qui renouent la

rue dans leur appareil de guerre; ils se dirigent
vers le combat, à l'ouest; l'assaut va être donné
au Ministère de la Marine, tête de la résistance
ennemie; bientôt après on perçoit le canonade;
cela devient sérieux. Le restaurateur, un peu effrayé,
expulse les derniers consommateurs et je me re-
trouve sur la Place du Palais Royal avec un petit
groupe de personnes, regardant de loin en enfilade de
tantôt la rue de Rivoli, tantôt la rue S^t Honoré;
la curiosité l'emporte sur la crainte et chacun
commente ce qui peut se passer. Le mitrailade
redouble; j'aperçois des coups de feu tirés de fenêtres
proches rue S^t Honoré; des colonnes de fumée noyante
s'élèvent; un foyer d'incendie paraît entre place
de l'Opéra - Soudain deux balles sifflent à nos oreilles,
venant du toit du pavillon de Marsan, sur lequel
on voit courir un homme; prudemment on se
défile derrière les piliers du Magasin du Louvre;
personne ne se décide à partir, tant l'on croit
à un dévouement proche - Tout d'un coup, en
effet, un mouvement se produit; des colonnes de
prisonniers allemands, sorties de la rue S^t Honoré,
s'avancent conduites par des E^t F^t I, spectacle plai-
sant à voir; ils tiennent les mains en l'air der-
rière la tête et paraissent, en trotinant et se
fousculant vers les hués, assez pitoyables; une femme

veut frapper l'un d'eux, mais un homme l'empêche
en lui faisant comprendre que ça ne se fait pas;
deux officiers allemands passent aussi prisonniers
en voiture découverte, sans incident.

Leur à peu les effets de résistance du quartier
des Tuileries sont réduits; la canonnade s'interrompt;
on peut remonter la rue de Rivoli sans risque jusqu'à
le plan des Pyramides; l'animation revient; au
croisement de la rue des Pyramides et de la rue
S^t Honoré le sol est jonché de papiers, tracts, brochures,
provenant d'une librairie collaborationniste voisine,
qui a été mise à sac. Je m'engage dans la rue
S^t Honoré toute chaude encore de la bataille; sur le
flanc droit de l'église S^t Roch un triste spectacle
m'attend: dans le passage S^t Roch plusieurs soldats
allemands sont étendus au sol baignant dans leur sang,
tués en fuyant devant des maisons aux portes inexo-
rablement fermées; personne n'y fait attention. Sortant
de la rue S^t Roch à gauche je vois un officier allemand
gravement blessé à la tête transporté sur une bran-
cade par le Service de la Croix Rouge. Au coin de
la rue du 19 Juillet la boulangerie a été saignée;
des voitures brûlent dans les petites rues perpendiculaires
aux Tuileries; les hôtels paraissent vides de tout com-
battant. La pluie engle maintenant la rue, on peut

d'insouciance; on ne veut rien perdre du spectacle;
justement la canonnade reprend; c'est le dernier assaut.

Je m'avance aussi bien que possible, j'ai la rue
St Florentin, qui paraît balayée par le feu. Des tanks
font rage au carrefour de la rue Royale; on se demande
sur quoi ils peuvent tirer; chaude atmosphère vibrante
de vive misère. Pas d'agent, liberté complète dont nul
n'abuse. On attend, sagement alignés au droit de la rue,
de temps en temps les gens se réfugient dans les immeu-
bles, quand le risque paraît plus grand; à côté de moi
une jeune fille s'exclame: "C'est plus beau qu'au ^{cinéma}
De fait nous sommes au bord du combat; l'atmosphère
plus d'insouciance rien si près de la mort est ex-
traordinaire. Cinq quarts d'heure se passent ainsi; la
durée ne passe pas, je veux voir la fin, conscients que
ces heures sont uniques.

Enfin le feu paraît cesser et une colonne de
prisonniers sort dans la rue St Florentin; aussitôt un
petit groupe de personnes intrépides dont je suis se préci-
pité ^{vers le commandant} pour voir la reddition; mais des coups de feu
partent d'une fenêtre à l'abri d'une store; le groupe
reflue alors en tête sous une porte cochère; quelques
minutes d'attente; accalmie; on sort de nouveau et l'on
court pour arriver bien vite ^{sur la place} toute chaude encore de
danger - Ah! j'ai l'immense plaisir de voir intacts
les Palais de Gabriel, pour lesquels je hennirais tout

à l'heure; seule une colonne s'est écroulée à l'hôtel
Crillon, dont la base côté Ouest est ruinée. La porte
du balcon central du Ministère s'ouvre et un officier
français arbore le drapeau tricolore! - C'est fini - J'ai
tout vu - joie profonde - Victoire complète

Je puis aller maintenant me reposer un peu
et, après avoir regardé les blockhaus aménagés autour
de la statue de Strasbourg, je me dirige vers les
cimiteres dévotés. Sous les arbres des tanks aban-
donnés achèvent de brûler; au loin, sur la rive
gauche, des fumées d'incendie s'élèvent, notam-
ment vers le quai d'Orsay. Autour du grand
bassin des casques, des ceintures et objets divers d'équi-
pement sont éparpillés. Dans l'allée centrale
des camionnes, en ligne de chaque côté, ouvrent
leur contenu délaissé précipitamment par un
ennemi en fuite. Je vois un couple bien mis
s'approcher de l'un d'eux et, après inspection,
remplir des valises avec des effets, objets et appro-
visionnement divers, puis s'éloigner rapidement;
deux autres personnes, tournant autour d'un autre
camion, en font autant. C'est le pillage. Il y a
de tout dans ces voitures, mais surtout du ravi-
taillement: boules de pain, sucre, bûches de fromage,
pommes de terre épluchées, vin blanc de marque etc.
Occasion merveilleuse, c'est justement l'heure

de goûter. Le temps est admirable, la solitude parfaite. A moi seule les Lucernes! - J'en assieds dans un fauteuil et consume tranquillement du pain d'épices et du miel agrémentés d'une crêpe de nos vignes, un excellent Ciron, festin inattendu, bien mérité pour un pauvre Parisien. Pour m'amuser j'inspecte curieusement en toute liberté le contenu d'un camion et m'empar d'un peu de pain; je pourrais prendre bien davantage - Je ramasse aussi sur le sol, à titre de souvenir, une carte d'Etat Major des environs Ouest de Paris et une collection de 80 belles cartes postales neuves d'Allemagne et divers pays, riches tristement abandonnées par son propriétaire.

Je m'apprête maintenant à partir par l'Allée des Carroux; mais, à la hauteur du bassin que vois-je? un petit Tafi qui, une petite revolver à la main, comme un individu de désigner un gros sac d'objets pillés; celui-ci, sous le menaçant, obtempère et obtient seulement la permission de garder du pain - Je suis sans difficulté. Rue de Rivoli la circulation est assez intense, tandis que le Jardin continue à rester désert.

L'heure du retour a sonné. En moins de 2^h je refais de l'Ouest à l'Est le chemin parcouru le matin, par la rue de Rivoli, l'Hotel

de Ville, la rue S^t Antoine, la Bastille, le Faubourg. Partout c'est le même spectacle d'une foule animée et joyeuse, avec quelque chose de plus tranquille. La bataille est finie, la libération achevée. Sans fatigues, en dépit des kilomètres qui s'additionnent, je parvins à la Nation. Cours de Vincennes j'aperçus enfin un café ouvert, où des personnes assoiffées par la chaleur et les émotions se précipitèrent pour prendre des bocks.

En arrivant place de la Tourneville j'apprends qu'un combat a eu lieu cette nuit sur la barricade défendant l'avenue de Paris; des Allemands ont été tués et aussi hélas! des Français. Le calme règne maintenant et c'est dans un Paris libéré qu'au soir d'une journée si inoubliable on peut se livrer sans crainte à la joie d'apprendre les merveilleuses nouvelles: le général de Gaulle est arrivé à la Préfecture de Police, il a été reçu à l'Hôtel de Ville, il a pris possession de Paris et il défilera demain aux Champs-Élysées, l'heure miraculeuse attendue depuis tant!

Yvonne Steury
Célibataire - Sans
Licenciée en lettres
Sous-chef de Bureau à
la Préfecture de la Seine
3 rue Poineau
S^t Mandé

Fin des récits

[Voir en Salle des inventaires virtuelle](#)